

**BJÖRN**

une série créée par Grégoire Courtois

# Parure 235

Cet épisode a été publié le 3 mai 2012.  
Retrouvez d'autres épisodes de « Björn » sur <http://troudair.free.fr/>



La dose devait être un peu forte.

J'ai les yeux mi-clos, le front posé contre la vitre fraîche du glisseur qui me propulse à 250 kilomètres à l'heure vers un nouveau contrat. Je somnole, la bouche entrouverte comme un malade mental dans sa camisole chimique. Peut-être que je bave. A l'instant, je regardais un oiseau qui volait au-dessus de la pelouse maniaque d'un terrain de golf. Un corbeau, ou un étourneau, un truc sombre à plumes qui filait dans le ciel. Et puis il est tombé. Tout droit sur le sol. Il y avait combien de chances pour que je le regarde au moment précis où il est mort, en plein vol ? Ou alors c'est moi qui suis mort ? Et l'oiseau vole toujours.

Allongé sur le goudron, la joue brûlante, râpée, du sang peut-être, un pied encore dans le glisseur, mal à l'épaule gauche, un peu plus

qu'ailleurs je veux dire, je suis une ecchymose géante, taille humaine, du sommet du crâne à la pointe de mes doigts de pieds, une douleur, une ruine. Je sais pas pourquoi je suis là, étendu sur une route du Cœur. Ni comment je suis descendu du glisseur. Je vois les pattes de Björn qui marche tranquillement sur le bas-côté. Il pourrait hurler à la mort. Ce serait la moindre des choses. Mais il a trop l'habitude de me voir comme ça. Il sait que je finis toujours par me relever. Et je me relève.

Une voiture passe. Malgré les yeux teintés du conducteur, je vois bien qu'il me jette un regard consterné. Je regarde mon reflet dans la vitre du glisseur. Ma joue gauche saigne, égratignée. Le sang. C'est ça qui doit terroriser ce con. Peut-être n'en avait-il jamais vu. A force de polir leurs chairs à coups de scalpel, poupées lisses aux traits impeccables sous copyright, les gens de ce côté du mur ont oublié qu'eux-aussi ont des veines. Je sais que c'est impossible, mais j'espère quand même que cette voiture qui vient de passer finira sa course dans une belle paroi en béton armé et qu'un bout de tôle traversera le corps du conducteur. Quand il se verra se vider de son sang, les mains crispées sur l'objet coupant planté dans son bide, j'espère alors qu'il pensera à moi.

Je remonte dans le glisseur. La conduite automatique indique que je suis arrivé à destination. Domaine Coulibali. Je siffle Björn qui me rejoint dans l'habitacle. Je fouille dans le tas de détritiques qui jonchent le sol du glisseur. Composants électroniques, bouffe avariée, vieux livres du 20e siècle... Je retrouve même une grenade personnelle à neutrons, reste d'un précédent contrat. Puis après plusieurs dizaines de secondes infructueuses, je finis par trouver une capsule de caféine pleine. Je la colle dans ma perf et je fais avancer le véhicule. Perpendiculaire à la route, un étroit chemin en revêtement synthétique mène tout droit à une lourde mesure antique, probablement un ancien corps de ferme transformé en villa grand luxe. Les fermiers qui élevaient là leur bétail il y a deux siècles, trayant leurs vaches et

couplant leur blé ne devaient pas se douter que leur maison serait un jour cotée sur le marché de l'immobilier antique et vendue l'équivalent de quelques millénaires de leurs années de travail. Et s'ils ont été autrefois enterrés sur leur propriété, alors leurs cadavres ont même dû servir d'engrais au superbe massif d'arums bleus que je distingue au loin.

Aucun garde, aucune grille. J'espère que je ne me suis pas trompé d'adresse parce que l'absence apparente de sécurité indique que des faisceaux scanneurs sont disposés sur le chemin et qu'ils me grilleront si mes marqueurs biométriques ne font pas partie de la liste des invités. Björn se mord nerveusement le haut de la patte arrière gauche. J'espère qu'il n'a pas de puces. La dernière fois, on a mis six mois à s'en débarrasser. Parasites.

Le glisseur arrive bientôt devant la large maison ocre et la caféine ne m'a toujours pas correctement éveillé. Il ne faut pas que je m'écroule en sortant. Je me concentre. Quand je ferme les yeux, c'est comme si j'étais dans un ascenseur qui descend 30 étages en 5 secondes. Et quand je les ouvre à nouveau, le monde extérieur prend un peu de temps avant de s'ajuster avec lui-même. Un reflet sur le pare-brise. Le soleil du mois d'août, blanc comme l'ennui. Debout devant la porte d'entrée de la maison, une femme. Je me frotte les yeux. Un instant, j'ai cru qu'elle était nue, mais elle porte en fait une sorte de ruban de métal collé sur le corps, enroulé comme un serpent et qui dissimule de son centimètre et demi de largeur ses tétons et sa vulve. A la fois bijou et vêtement, bracelet autour des poignets, collier autour du cou, string sur les hanches, spirale luisante sculptée d'un seul tenant et épousant avec une perfection obligatoire chaque courbe et chaque mouvement du corps de ma cliente. Contrairement à ce que son patronyme pouvait laisser supposer, sa peau est d'une blancheur malade. Les noms, les visages, les corps... A quoi peut-on se fier aujourd'hui ? Je sors du glisseur. Elle s'approche de moi. Je déglutis sans pouvoir m'en empêcher. J'en ai vu d'autres, mais tout de même. Une femme presque

nue qui ondule comme ça jusqu'à moi, il y a comme une vibration qui me traverse. Et c'est pas la caféine.

\*

— Je ne sais pas pourquoi je vous ai fait venir, dit-elle.

Elle, c'est Jade Coulibali. Unique héritière de son défunt époux Sergio Coulibali, qui un demi-siècle régna sur le commerce des pilules aminçissantes. Un commerce lucratif à une époque où tous les traitements anti-âge sont conçus à base de graisses. Théorème cynique de nos vies modernes. Pour vivre heureux, il faut vivre mince. Mais plus on est mince, et plus on meurt vite. Quand on aura le droit de toucher aux gènes et devenir à la fois minces et immortels, combien d'empires s'écrouleront ? Probablement tous.

Nous sommes à l'intérieur maintenant. Jade Coulibali est installée au centre de la pièce principale, en suspension à une dizaine de centimètres au-dessus du sol, tenue dans les airs par un champ magnétique invisible qui doit agir sur sa robe-bijou. Ou alors est-ce la robe qui est elle-même magnétique ? Elle a les bras légèrement écartés et les yeux clos, pantin mystique dressé par la seule force de la science, tandis que des lueurs multicolores dansent dans la pièce, nous frôlent, s'envolent, éclatent en infimes constellations partout autour de nous. Björn nous a suivis à l'intérieur. On se synchronise. Je m'appuie contre un mur. Rester debout m'est insupportable. La douleur s'estompe légèrement quand je deviens Björn, à demi, nos consciences mêlées, lui moi et moi lui. Je ressens la fraîcheur de la vieille pierre sur ma main et celle de la tomette sous mes pattes, je sens, je flaire, j'observe, j'écoute.

— Vous n'avez pas de domestiques ?

- Des centaines, répond-elle, les yeux toujours fermés, comme en transe. Mais je refuse de les voir. Celui que je vois, je le tue. Ils le savent. Ils se cachent.
- Je peux m'asseoir quelque part ?
- Non.

J'ai mal. Je scrute la pièce. Vide. Même si je voulais passer outre son interdiction, je ne vais tout de même pas m'asseoir par terre. De la poussière semble s'élever du sol. Elle traverse le faisceau de lumière dans lequel Jade flotte comme dans un aquarium cylindrique plein de photons. Je plisse les yeux. Par intermittence, un rayon est réfléchi par son habit de métal et me frappe au visage. Je soupire. Elle sent le jasmin et le miel.

- On m'a volée, monsieur Kroot, dit-elle.

Peut-être attend-elle une remarque de ma part, une réaction. Je suis trop occupé à lutter contre l'envie de m'écrouler sur le sol. Je sens mes genoux qui oscillent lentement. Quand je marche, mes griffes tapent sur la tomette et ce claquement résonne dans la maison. Je suis chien. Et je suis homme. Chien désabusé, baladant ma silhouette velue sans but, attendant l'heure du déjeuner. Homme meurtri, carcasse sans cesse rafistolée, cicatrice totale, courant après le moindre contrat qui me permettra de payer mon loyer encore un mois, et si j'ai de la chance, de m'acheter des soins qui allongeront mon espérance de vie de quelques années. Voilà où nous en sommes arrivés. Si tu n'as pas de quoi te payer la vie, va donc rejoindre tes ancêtres.

- C'est une parure, continue-t-elle. Elle est constituée d'un collier avec pendentif et de boucles d'oreilles.

Ma tête tourne. Les deux. Pas seulement celle du vieux Kroot. Celle du chien aussi. Qu'est-ce qui se passe ? J'ai quatre pattes et du mal à tenir debout. Sans être physicien, je peux en conclure que ça n'est pas

normal. Je flaire. Pas d'odeur particulière. Que cette puanteur de vieille pierre humide. Les lueurs dansent, entrent en collision, explosent sans bruit et je me demande si elles sont bien réelles. Suis-je le seul à les voir ? Suis-je en train de perdre complètement les pédales ?

- Il ne s'agit pas d'une parure comme une autre, dit Jade Coulibali. C'est une pièce de joaillerie unique et précieuse. Peut-être en avez-vous entendu parler. Herman Oliver, son créateur, l'a appelée « Parure 235 ».

J'accède aux échantillons mémoriels qui bruissent dans le second cerveau de Björn, là où dorment mes souvenirs, plus de 150 ans de détails absorbés par tous mes sens, amas vibrant de yottaoctets aux contours flous. C'était sur le visio, une interview d'Oliver, il y a des années. Il décrivait sa nouvelle création. J'avais poussé un grognement en entendant son prix impossible. Comme l'a dit ma cliente, « Parure 235 » est un ensemble composé d'un collier et de deux boucles d'oreilles. Son design est très simple et le métal utilisé pour le collier et l'attache des boucles est un banal argent sans grande valeur. Mais la particularité principale de l'ensemble, ce qui en fait à la fois sa beauté et son attrait, ce sont les sphères métalliques qui sont fixées dessus, une en pendentif et deux autres sur les boucles. Il s'agit d'uranium 235, enrichi à 35%, et bien entendu, hautement radioactif.

Je me souviens des déclarations de Herman Oliver, de ses yeux pincés et de sa fine moustache noire, de son sourire vicieux quand il parlait de son œuvre : « Parure 235 est la quintessence de l'objet de luxe. Les dégâts provoqués à l'organisme par le port de cette parure sont si importants qu'ils nécessitent des soins que peu d'individus sur terre sont en mesure de s'offrir. En ce sens, c'est un bijou à la beauté littéralement fatale. Si vous n'avez pas le standing nécessaire pour le porter, alors c'est la mort que vous risquez, tout simplement. Mais la puissance sociale de Parure 235 va encore plus loin, car non seulement vous devez avoir les moyens de prendre en charge les



effets des radiations sur votre corps, mais vous devez en plus avoir des amis qui soient aussi en mesure de le faire. Lorsque vous portez Parure 235, n'importe qui ne peut pas vous approcher. Aucun domestique, aucun parvenu, aucun imposteur. Vous aurez la certitude que les seules personnes qui vous adresseront la parole seront celles qui le méritent vraiment, celles qui possèdent le même niveau social que vous. Les autres, c'est la mort qui les attend. »

Être riche ou crever. Un slogan qui définit parfaitement la vie sur cette belle planète où l'espérance de vie peut varier du simple au centuple suivant qu'on vive d'un côté ou de l'autre d'un mur. Une inquiétude me saisit. Si Jade Coulibali est assez tarée pour acheter et porter « Parure 235 », est-ce qu'elle ne pourrait pas avoir d'autres plaisanteries du même genre ? Et ma tête qui tourne, ma vue qui se brouille, mon équilibre qui vacille, ne sont-ce pas là les effets d'un autre de ses gadgets mortels ? Je tombe à genoux. Ma cliente semble sortir de sa transe.

— Oh, excusez-moi, lâche-t-elle. J'ai oublié d'évacuer le monoxyde de carbone de cette pièce. Je m'en sers pour penser. Relevez-vous, allons. Ramassez votre chien et retrouvez-moi près de la piscine.

D'abord, j'ai cru que la piscine était recouverte d'une sorte de tôle de protection. Puis un léger mouvement de la surface du liquide m'a démontré que je me trompais. Devant moi, c'est une piscine de mercure liquide. Moins dangereux que de l'acide chlorhydrique, mais beaucoup plus joli, surtout par le beau temps permanent qui règne dans le Cœur.

J'avais traîné Björn par les pattes comme j'avais pu alors qu'il commençait à perdre connaissance. La synchronisation s'était brouillée quand nous étions arrivés dehors.

Je lui tapote la tête, il ne réagit pas, mais je vois sa petite poitrine poilue qui bouge. Il est juste inconscient.

J'entends un bruit curieux, ni liquide, ni métallique. Ou alors les deux. Plouf.

La tête de Jade apparaît, ruisselante de mercure, minuscules gouttes qui roulent sur sa peau et reflètent le bleu du ciel, éclatent, fusionnent, vibrent. Elle prend appui sur le bord de la piscine, me fixe, sort du bain miroir. Les langues qui courent sur son corps se confondent avec sa robe métallique. Je me demande un instant si elle la porte encore. Peut-être pas. Peut-être qu'elle a été conçue pour se désagréger au contact du mercure. Certains métaux ont cette propriété. Comme certains hommes. Avec certaines femmes.

Elle s'approche de moi, s'agenouille, je ne peux pas m'empêcher de regarder ses seins. C'est maintenant certain : la robe a disparu, évanouie dans les limbes.

— J'ai tout ce qu'il vous faut, Monsieur Kroot, dit-elle. Dites-moi simplement quel est votre carburant.

Ma tête tourne encore. Je sens sa main qui saisit la mienne. Pose mes doigts sur ses seins. S'approche plus près. M'embrasse. Quelle poisse. Une femme superbe, à poil, riche, qui me saute dessus. Et moi je suis empoisonné au monoxyde de carbone. Je m'écroule sur le dos. Je sens ses doigts qui défont les boutons de ma chemise. Je suis le type le moins chanceux du monde. Je tombe dans les pommes à nouveau.

\*

J'essaie d'ouvrir les yeux, ne comprends pas tout suite où je suis, ni d'où je viens.

Parfois je me dis que je ne suis pas venu au monde, mais que c'est le monde qui a été construit autour de moi. Il aurait poussé, comme une mauvaise herbe, ou une tumeur boursoufflée. Le genre de chose qui devient fatal si on ne procède pas assez tôt à l'ablation. Le monde comme parasite. Mortel. Et chaque soir, en fermant les yeux, j'extrais la tumeur. Et chaque matin, en les ouvrant, celle-ci repousse,

indéfiniment. La tumeur possède cette décence au moins de périr en même temps que celui qu'elle tue.

Autour de moi, le soleil rend toute chose incandescente. La moindre surface vaguement blanche s'est changée en tison ardent qui brûle ma rétine. Il faut plusieurs dizaines de secondes pour que mon œil s'habitue à la clarté. Et un filet d'ombre émerge du désert blanc, longiligne, mince, ondulant, sombre serpent que j'identifie immédiatement.

- Où en étions-nous ? demande Jade.
- Pas bien loin, je balbutie, essayant de savoir si son approche sensuelle s'était véritablement produite ou bien si j'avais seulement divagué sous l'effet du gaz.

Par dessus le clapotis irréal de la piscine de mercure, j'entends Björn qui aboie. Il a probablement repris connaissance un peu plus tôt. Je ne veux pas l'épuiser plus qu'il ne l'est alors je ne lui impose pas de synchronisation. On verra plus tard.

Jade Coulibali n'est plus nue. Sur son corps a poussé une sorte de plante grimpante aux lianes fines et au feuillage délicat, vert translucide qui révèle certaines zones de sa peau blanche dépourvue de la moindre imperfection. Tandis qu'elle marche au bord de la piscine, la plante épouse ses mouvements, les lianes réorganisant de complexes motifs tandis que les feuilles mortes laissent la place à de jeunes pousses à la croissance surnaturelle. Perpétuellement, et par dizaines, de larges fleurs bleues éclosent et propagent alentours un parfum de vanille et de cannelle. Puis en quelques secondes, les fleurs fanent, tombent au sol, pour être remplacées par d'autres. Encore une robe de créateur. OGM végétal à fonction artistique. L'une des dernières manipulations génétiques encore tolérées. Et encore, seulement derrière les murs du Cœur. Si Jade se baladait avec ça n'importe où ailleurs, elle serait taillée en pièces illico par une milice d'éco-guerriers furieux.

- L'avantage, je dis en me relevant péniblement, c'est que votre bijou est hautement radioactif. Un scan Geiger devrait nous dire rapidement par où il est passé. Peut-être même où il est.
- Cher Monsieur Kroot, dit ma cliente. Ne me prenez pas pour une idiote. S'il suffisait de scanner la propriété pour retrouver ce bijou, vous ne seriez pas là. Je peux vous transférer le résultat du balayage satellite si vous le souhaitez. Vous verrez qu'il ne nous apprend rien. On trouve des traces de radioactivité, bien sûr, mais je portais régulièrement la parure, donc rien d'étonnant. Et vous savez, même sans m'approcher, plusieurs de mes domestiques sont irradiés chaque mois à cause du rayonnement persistant de la propriété. D'ailleurs, votre chien et vous-même devez aussi commencer à subir les effets de ce lieu. Mais rassurez-vous, je ferai le nécessaire pour vous soigner à mes frais.

Ma remarque était stupide, je le savais bien, mais j'ai un mal fou à reprendre mes esprits et j'ai sorti cette histoire de Geiger pour gagner un peu de temps en faisant semblant de savoir de quoi je parlais. Je sais pas combien de temps je suis resté inconscient. En plus de l'empoisonnement, les effets de ma dernière injection devaient s'être dissipés. J'étais vraiment dans les vapes. Difficile de commencer la moindre enquête sans une assistance chimique d'urgence.

- En parlant de frais annexes, je lâche, si vous aviez un peu de cocaïne pour le chien et moi, ce serait bien aimable.

C'est là qu'il se passe un truc bizarre. Je la fixe, sa robe végétale qui grouille sur elle, croit, vit et sèche en accéléré, comme dans certains documentaires que je regardais quand j'étais gosse sur ce qu'on appelait alors une télé. Elle ne me regarde pas. Elle ne parle pas. Elle se contente de plisser les yeux en inspirant par le nez, comme si elle humait l'odeur permanente de sa propre robe. Comme si elle ne m'avait

pas entendu du tout. Ou qu'elle s'en foutait simplement. Et il se passe une quinzaine de secondes, et je vois apparaître un type surgi de derrière un buisson. Il baisse la tête et avance prestement vers nous. Il a la peau noire et il est vêtu d'une sorte de smoking du 20<sup>e</sup> siècle, le genre de truc que portaient les maîtres d'hôtel à l'époque. Dans chaque main, une capsule pour intraveineuse. Quand il est assez près, je parviens à lire l'étiquette luisante : COCAÏNE. J'aurais dû y penser. Si Jade n'a pas réagi à la demande, c'est simplement parce qu'elle envoyait un ordre télépathique à ses domestiques. En y mettant le prix, on peut se payer toutes les cochonneries Psi qu'on veut de nos jours. Télépathie, télékinésie, double-vue, personality switch, et bien d'autres. Des rumeurs disent même que la prescience quantique est désormais techniquement réalisable. L'omniscience. L'ubiquité. Si ça se trouve, un type est aussi puissant que Dieu quelque part sur cette planète. Dommage pour lui : tout le monde s'en fout.

Je remercie le domestique et prend les deux capsules. Il ne lève pas les yeux et se dirige vers Jade. Elle ne le regarde pas. Elle observe avec attention le bout de ses doigts sur lesquels grimpent de fines lianes aux reflets verts et violacés. Je ne m'en aperçois pas tout de suite, mais d'autres lianes, plus épaisses celles-ci, rampent simultanément en direction du domestique. Il est immobile. Semble attendre quelque chose. Les lianes s'enroulent autour de ses chevilles, puis de ses genoux, de ses cuisses. Il est pétrifié, mais ne bouge toujours pas. La plante génétiquement modifiée grimpe encore autour de sa poitrine, de ses bras, de son cou. L'étreinte se resserre. Je le vois suffoquer. La plante continue. Le recouvre totalement. Et serre. Toujours plus fort. Je comprends soudain ce qui est en train de se passer. « Si je les vois, je les tue » avait dit Jade en parlant des personnes qui travaillaient pour elle. J'avais pris ça pour une menace, une règle à respecter pour ses employés. Rester toujours discret, ne jamais se faire voir, sous peine de mort. Mais à aucun moment je n'avais pensé que Jade elle-même pouvait être amenée à convoquer l'un de ses domestiques. Si l'un d'eux était appelé à elle, même pour lui

apporter un simple verre d'eau, il était condamné. Et tous le savaient. Dans un étrange élan de sympathie, je me mets alors à imaginer l'horreur que doivent vivre ces personnes. Quelqu'un avait-il réussi à en réchapper un jour ? Et était-il devenu une sorte de héros, là derrière, où devaient vivre tous ces gens ? Avait-il fini par être appelé à nouveau ? Avait-il alors péri aussi bêtement que cet homme juste devant moi dont mon ouïe décrépite m'empêche d'entendre le dernier râle ? Alors que cette partie meurtrière de la plante s'éteint et que les lianes lignifiées tiennent debout le cadavre telle une morbide statue de bois, je ne songe même pas à mon propre sort ni aux terribles scénarii dont je pourrais être victime simplement parce que ma cliente en aura décidé ainsi. Je colle une capsule de cocaïne dans ma perfusion, et l'autre dans celle de Björn. Derrière ses yeux inexpressifs, je me demande si une quelconque pitié peut l'envahir.

- Merci, je dis quand même, tandis que je sens monter dans mon cou et dans ma tête la bouffée euphorisante associée à l'injection de cocaïne pure.

\*

Après quelques minutes, ça va mieux. Björn aussi. Il se met à renifler dans tous les coins, marcher frénétiquement dans toutes les directions comme une espèce de colibri poilu butinant la pelouse. J'ai un peu honte mais bon. Je préfère avoir un chien toxico qu'être un putain d'assassin de sang froid. Jade se déplace sans marcher. La plante mouvante semble être aussi un moyen de locomotion qui la soutient, la transporte, en même temps qu'elle l'habille.

- Un bon point de départ, je dis, ce serait de savoir déjà exactement à quel moment vous avez vu votre parure pour la dernière fois.

Et encore une fois, elle ne réagit pas, ne me regarde pas, ne bouge pas, ou seulement sous l'action des lianes qui la bercent doucement.

- Monsieur Kroot, finit-elle par dire sans pour autant me regarder. Vous touchez là au fond du problème. Je suis un peu honteuse de le concéder, mais j'ai vraiment une mémoire de moineau. J'imagine qu'il serait plus simple pour moi de me remémorer là où j'ai déposé mes effets personnels, mais je suis terriblement fainéante. Et pour tout dire, je préfère engager un bon limier dont c'est le métier plutôt que de faire moi-même l'effort de chercher.

Il y a comme un filet de liquide froid qui coule le long de ma colonne vertébrale. Je me sens soudain horriblement proche de ce pauvre homme qui vient de s'éteindre devant moi. Et je ne suis plus très sûr qu'il s'agisse réellement d'un vol. Pourquoi j'ai été engagé au juste ? Pour démasquer un cambrioleur astucieux qui a réussi à déjouer toutes les sécurités qui entourent ma cliente et sa propriété ? Ou bien simplement pour servir de domestique tout juste bon à fouiller entre les coussins du canapé pour retrouver la télécommande ?

- C'est ma mémoire, monsieur Kroot, continue-t-elle. Ma mémoire est capricieuse. Ma vie. Quand je la regarde rétrospectivement, ma vie ressemble à une belle robe. Une robe de mariée. Ou de soirée. Une robe qu'on aurait laissé faner dans un grenier. Que les années progressivement auraient rongée. Que les mites auraient trouée. Un lambeau. Le fantôme incomplet d'une gloire passée. D'une beauté. Décrépite. Je veux dire qu'il me manque des éléments. Il ne s'agit pas de cette parure. Ou d'un autre objet que j'aurais perdu. C'est de ma vie entière dont je parle. De pans entiers de mon existence qui se sont noyés dans le néant. Et que je suis incapable de retrouver. Malgré tous mes implants mémoriels.

Malgré les interventions régulières d'armées entières de nanochirurgiens, tant de choses demeurent incomplètes.

Pendant qu'elle parlait, la plante-robe l'avait progressivement élevée à la verticale dans un faible bruissement de branches frottées, puis l'avait approchée de moi, son visage finalement à quelques centimètres du mien. Maintenant nous nous regardons droit dans les yeux, et elle tend ses bras nus vers moi. La plante a renoncé à recouvrir cette partie de son corps. Et tandis qu'il la repose à terre, l'habit végétal semble perdre de sa vigueur, le diamètre des lianes rétrécit, ses feuilles jaunissent, ses fleurs se flétrissent et ne sont pas remplacées, et la robe très vite devient grise et s'effrite en cendre fragile sur le sol. Jade Coulibali est nue devant moi, les derniers lambeaux de sa robe chlorophyllienne se désagrégeant dans la brise chaude. Elle pose ses mains sur mes épaules et m'enlace. Sa bouche s'approche de la mienne. Je sens que mon rythme cardiaque augmente. L'effet de la cocaïne, sans aucun doute, mais pas seulement.

— Je ne le ferai pas, monsieur Kroot, dit-elle. Alors faites-moi le plaisir de vous déshabiller.

J'envoie le chien se promener dans le parc. Björn s'exécute après un jappement de mécontentement.

\*

J'ouvre les yeux. Ébloui par le soleil cinglant. Encore quelques secondes et je réalise que j'ai de nouveau perdu connaissance. Je suis seul, au bord de la piscine de mercure, un mal de tête poignant qui m'écrase les tempes. Je passe ma main sur mon crâne : une bosse. Je sens le vent chaud caresser ma poitrine. Je suis nu. Mes habits gisent non loin de moi. Qu'est-ce que j'ai encore foutu ?  
Je sens des poils soyeux sous ma main, puis quelque chose d'humide et rêche qui me gratte. Je reconnais Björn. Mon chien est beaucoup



trop sophistiqué pour que je dise de lui qu'il me fait la fête, mais dans son langage à lui, les petits mouvements de haut en bas qu'il fait avec sa tête reviennent au même.

Je m'appuie sur les avant-bras et me redresse. Rien, ni personne alentour.

J'ai beau réfléchir, impossible de me souvenir s'il s'est passé quoi que ce soit d'un peu sexuel entre la propriétaire et moi. Et si on ne se souvient pas de ces moments, quel intérêt de savoir s'ils ont existés ou non ? En revanche, savoir ce qui est arrivé à ma pauvre tête, ça m'intéresse. J'avais envoyé Björn se promener, mais je le connais. Pas foutu d'obéir à un ordre. Et curieux comme une fouine, il a dû rester dans les parages pour m'espionner. Je me synchronise.

D'un coup, les odeurs m'envahissent. Acides, ammoniacque, gaz toxiques, chairs en putréfaction, tout un tas de senteurs immondes qui planent dans tous les coins de la propriété, aussi bien dedans que dehors. Je comprends rapidement qu'un tas de cadavres doit être en train de pourrir quelque part. Peut-être même partout, à l'endroit même où chaque serviteur sacrifié est tombé, sans que personne n'ose jamais ramasser sa dépouille. Et en plus des odeurs, il y a les bruits, un bourdonnement permanent que mon oreille d'homme était incapable de capter mais que je perçois maintenant parfaitement. Des chuchotements, de discrets bruits de pas, des dizaines, tout autour, invisibles, à quelques mètres de moi, de nous. Je reste assis. Je suis à quatre pattes. Je marche. Je suis immobile. J'essaie de me souvenir des minutes qui viennent de s'écouler. J'ai tout oublié, mais je me souviens de tout.

Je suis dans un buisson d'ifs. Je vois Kroot, et sa cliente, à poil, collée contre lui, qui l'enlace, leurs bouches collées l'une contre l'autre, leurs langues qui s'agitent, les mains de mon maître qui déboutonnent frénétiquement sa chemise, puis son pantalon, manque de tomber en bondissant hors de ses jambières, doit faire quelques pas pour retrouver l'équilibre, ses bras tournoyant dans le vide jusqu'à ce qu'ils

trouvent appui sur un monticule de bois sec : le sarcophage tubulaire du serviteur qui nous avait apporté la cocaïne. Quand Kroot s'en rend compte, il frissonne, s'éloigne prestement, mais cela ne suffit pas à le stopper. Jade Coulibali lui saute dessus à nouveau, l'embrasse langoureusement, le lèche, le palpe, avec une telle conviction que Kroot est à nouveau déséquilibré. Il fait quelques pas en arrière, semble déstabilisé par la violence de sa partenaire. Celle-ci redouble d'énergie, mais le visage de Kroot se ferme, comme s'il comprenait qu'autre chose subitement était en train de se jouer. Il jette des regards nerveux sur le sol autour de lui. Je comprends qu'il cherche son arme. Jade Coulibali lui saute dessus en hurlant, ses ongles prêts à se ficher dans la peau de mon maître. Mais il bondit sur le côté, esquive l'assaut de la femme et se met à ramper tant bien que mal vers son arme, rangée dans le holster de cuir qui git non loin de là avec le reste de ses habits. Avant qu'il puisse l'atteindre, Jade s'immobilise, tend son bras vers le revolver, et celui-ci est expulsé dans un autre des buissons d'ifs qui bordent la piscine de mercure. J'entends Kroot qui pousse un juron tout en se mettant sur ses deux pieds. Il commence à courir en direction du buisson, mais Jade est beaucoup plus rapide, d'autant qu'elle n'a aucun besoin de poser les pieds au sol. Elle percute le dos de Kroot et tous les deux disparaissent dans le feuillage dense. J'entends des cris de lutte, des insultes, et une détonation, puis une autre.

J'attends. Après seulement quelques secondes, j'entends mon maître qui jure. Puis je le vois sortir du buisson. Sa poitrine et son visage sont couverts d'éclaboussures de sang. Il a son arme à la main. Il fonce en direction de son tas d'habits, puis se ravise, fait demi-tour et disparaît à nouveau dans le buisson. Un bruit sourd. Kroot apparaît à nouveau. Il se tient la tête. Il titube. Quelques pas, et il s'écroule, exactement à l'endroit où je viens de me réveiller.

Je suis pétrifié. Je regarde ma poitrine : mouchetée de taches brunes. Je passe la main sur mes joues, ressens la texture. Pas de la sueur. La

sueur ne coagule pas. Merde, je pense. Si je l'ai vraiment butée, je suis pas seulement mal. Je suis mort. On est en plein milieu du Cœur. En plein milieu de la Zone NC, la No-Crime Zone. A n'importe quel autre endroit du monde, n'importe qui peut abattre qui il veut. Un humain de plus ou de moins sur une planète surpeuplée, qui ça dérange ? Mais ici, il y a tellement de fric en jeu que le moindre clébard renversé fait l'objet d'une enquête minutieuse. Quand on retrouvera une riche héritière à poil avec deux balles dans le corps, autant dire que ça fera désordre. Je me désynchronise tout en me levant avec peine. Je marche vers le buisson. Devant moi, l'avenir est aussi noir et sent aussi bon que le gros intestin de Björn un lendemain de festin. Je pousse de l'avant-bras les branches de ce qui s'avère être, de près, une espèce multicolore d'ifs.

Rien.

Je synchronise. Le flair de Björn m'aidera à en savoir plus. J'inspecte la zone. Je renifle. Les odeurs sont abominables mais sous les effluves de charnier et les volutes toxiques, je repère la fragrance métallique du sang mêlé à la terre et aux épines molles des ifs. Le sang de Jade probablement. Coulé hors de son corps superbe après que je lui ai tiré dessus. Le sang. Je me lèche les babines. Tout chien que je suis, l'effet demeure immédiat, fantôme génétique de ma généalogie lupine. Du calme. D'abord l'information. Le sang a coulé ici. Mais seulement ici. Pas de trainée, pas de rigole. Un léger écoulement rapidement stoppé. Pas de cadavre. Pas assez de sang au sol pour qu'elle en soit morte. Je reprend espoir. Et puis un bruit derrière moi. Près de la piscine. Je désynchronise, sors du buisson, Björn à mes côtés. Jade est là.

Debout, pleine de sang, mais d'un sang qui n'a rien d'un écoulement de blessure par balles. Sur sa peau coulent des rigoles esthétiques. Tandis qu'elle avance vers moi, l'hémoglobine dessine des mots, des images, dégoulinant méthodiquement par la grâce de la science et de la haute couture. Par millions, des nanorobots découpent ses tissus, percent ses chairs, et provoquent aux endroits stratégiques des

saignées temporaires. C'est une robe. L'œuvre d'un couturier. Un modèle qu'on qualifie de discret car pour l'observateur, les nanorobots demeurent invisibles. Seul leur effet est important. Dans certains cas le tissage temporaire des poils. Ici, le sang. La matière dont est faite cette robe, couvrant avec précision les zones du corps que la décence impose de cacher, et façonnant ailleurs une multitude de motifs. Bourreaux et médecins à la fois, les nanorobots pratiquent les saignées puis, une fois l'image réalisée, récupèrent le liquide et le réinjectent dans le corps. La robe est ainsi inoffensive, la perte de sang minime, mais les images sanguinolentes qu'elle produit assurent à son porteur une aura inimitable. NO FUTURE, OCCUPY WALL STREET, NO PASARAN, PEACE AND LOVE... et des centaines d'autres slogans ringards issus des contestations des siècles passés s'affichent alternativement, en lettres de sang, sur la peau de Jade, formes liquides qui finissent par couler, et disparaître. Parfois, ce sont de véritables images que dessinent les taches écarlates, pixels en forme de gouttes, éclaboussures artificielles affichant au-dessus du nombril l'étudiant téméraire de la place Tian'anmen, les pavés voltigeant de Mai 68 ou les bandeaux noués de la Marche du Million. La robe est esthétique, mais comme beaucoup d'objets à succès dans le Cœur, elle est surtout cynique ; la scarification de son porteur sans autre conséquence que l'affichage furtif d'un aphorisme vidé de sa substance. Toute lutte sociale réduite à la micro-séquence d'un zapping thématique comme en concoctent les chaînes de télévision à la fin de chaque année. Manquent juste les rires enregistrés. Idéalement remplacés par le sourire angélique de Jade qui continue d'approcher.

- Que s'est-il passé, je demande.
- Nous avons été interrompus, répond-elle. Ou alors nous nous sommes endormis. Je ne sais plus très bien moi même. Vous vous êtes endormi, n'est-ce pas ? Vous avez marché dans la pelouse, et je vous ai observé et vous avez...

Elle s'interrompt. Plusieurs secondes. Son regard vide. Comme celui d'un oiseau. Ou d'un reptile. Comme n'importe laquelle de ces bêtes qui n'ont pas de paupière. Et sa phrase se dissout dans ce regard mort.

- J'ai fait feu, je dis. Avec mon arme. J'ai tiré sur quelque chose. Ou sur quelqu'un.

Elle ne réagit pas plus. Sur sa poitrine apparaît l'image liquide de communardes juchées sur les barricades de 1871, une lutte de plus, mâtée dans le sang, qui aura fini par mener les femmes, quelques siècles plus tard, sur les pelouses artificielles de leurs maris, dorées comme des poulardes, à poil et définitivement soumises. Spontanément, un visage me vient en tête. Celui d'un mort.

- Votre mari n'était pas très présent, n'est-ce pas ?

C'est par pure association d'idée que je pose la question, pensant au fond que le hasard peut-être pourra m'apporter ce que ma raison définitivement ne sera pas en mesure de m'offrir. Je suis une pendule détraquée qui donne l'heure d'avant-hier. Quand le monde était beau car on était moins vieux.

Cette fois, Jade semble sortir de sa léthargie.

- Vous savez, monsieur Kroot, elle répond. Je me suis à peine aperçue de la mort de mon mari. L'odeur de sa peau, il l'a faite synthétisée et elle empeste notre chambre pour toujours. Je n'y dors plus depuis des mois. Avant sa mort, il était perpétuellement absent et me couvrait d'argent pour se faire pardonner. Aujourd'hui, il est tout aussi absent, mais son héritage possède la même fonction symbolique. Il demande pardon. Il a passé sa vie à s'excuser et il a tout prévu pour passer le reste de l'éternité à continuer.
- Dans le Cœur, je dis, plus personne ne meurt de nos jours. Que s'est-il passé ?

Elle fait encore un pas dans ma direction. J'ai le temps de distinguer la lettre B, occupant tout son torse, inscrite par son propre sang, la deuxième lettre de l'alphabet qui fut aussi le slogan suranné des révoltés du 18 mai. Jade ne répondra pas. Ses lèvres s'approche des miennes. Quand mes mains se posent sur ses hanches, je sens les nanorobots qui grimpent sur moi et commencent à extraire mon sang pour dessiner sur moi aussi images et pamphlets des siècles passés. Nous nous embrassons, notre désir décuplé du fait de la légère douleur provoquée par le port de cette robe discrète. Je quitte mes habits. J'entends le soupir ostensiblement bruyant de mon chien, une fois de plus consterné par les mœurs des hominidés.

— Vous êtes vraiment certaine d'avoir perdu ce collier ? je demande entre deux baisers. Je serais pas plutôt un genre de poule de luxe qu'on appelle en cas de besoin ?

Jade se raidit. Elle me fixe du même air absent. Et elle me tourne subitement le dos. Je remarque la blancheur parfaite de ses fesses, peu de temps avant que la robe sanguinolente ne les couvre à nouveau. Je sais pas ce qui m'a pris. Jamais su la fermer quand il fallait. Mais dans ce cas précis, je crois que je décroche un genre de médaille d'or. Oui. Même si c'est vrai. Même si elle m'a appelé uniquement pour me sauter moyennant un gros chèque d'honoraires, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Ma dignité avait déjà subi des assauts plus vigoureux. Et si vraiment ça m'avait posé un problème de conscience, je n'avais qu'à la sauter gratuitement. Quel con.

Jade disparaît à l'intérieur de la maison. Me laisse à poil comme un imbécile au bord de la piscine de mercure. Je jette un regard un Björn qui, allongé, la tête posée sur ses pattes antérieures croisées, ne me gratifie même pas d'un sourcillement. S'il pouvait marmonner « abruti », il ne s'en priverait probablement pas.

Puis à peine dix secondes plus tard, la veuve surgit à nouveau. J'écarquille de grands yeux. Elle me tient en joue avec un revolver. Son expression n'a pas changé et rien ne me permet de définir si elle plaisante ou non. Dans le doute, je jette un regard circulaire sur les environs. Björn bondit sur ses pattes et se met à grogner. Ma seule pensée en cet instant : où est mon flingue ? Alors que je tremble à l'idée qu'elle ait pu le dérober, et désormais me braquer avec, j'aperçois la crosse qui dépasse de sous ma veste jetée au sol. Je plonge instinctivement dans cette direction. Quand j'atterris, je peux entendre craquer mes vieux os. Dans le meilleur des cas, une dizaine de petits se sont brisés. Dans le pire, c'est le coccyx, ou le sacrum, qui viennent de se rompre, comme ça m'arrive parfois, me laissant hurlant et paralysé comme une huitre. L'effet chimique des stupéfiants que j'ai absorbé ces dernières heures me permet de ne pas ressentir la douleur immédiatement. Il doit me rester encore une ou deux secondes avant de me tordre dans la pelouse. Bien assez pour vider un chargeur sur mon agresseur. Je la mets en joue. Je vois son doigt qui tremble sur la détente. Peu importe les conséquences, c'est le moment où jamais. Je ne réfléchis plus. C'est ma peau contre la sienne. J'ouvre le feu. Trois cercles écarlates giclent sur son torse. Soit je l'ai touchée, soit sa robe discrète est programmée pour mimer à la perfection un corps humain qui encaisse des balles. Ce qui n'est pas exclu.

Un éclair. Un choc sourd derrière mon crâne. C'est difficilement possible, mais le monde devient encore plus noir qu'il ne l'était.

\*

J'ouvre les yeux. La langue de Björn me trempe le visage.

— Ça va, ça va, je dis en me redressant. Aïe !

Enfin. En essayant de me redresser. Comme prévu, quelque chose s'est brisé à l'intérieur. Je m'écroule à nouveau sur le dos. Ce mal de

tête. Encore une fois. Un détail m'échappe. Un gros détail. Le genre de gros détail qui peut m'assommer à deux reprises sans même que j'aie le temps de le voir arriver. Et à nouveau, Jade a disparu. L'histoire se répète. Mais cette fois, ce sera sans moi. Je roule sur le côté, attrape mes habits, et me synchronise avec Björn tout en enfilant mon slip. Le chien a tout vu. Au moins, j'en aurais le cœur net, et après, je dégage.

Je vois Jade qui s'approche, arme en main. Je grogne. J'aboie. Je sens mes poils parcourus par des décharges d'adrénaline pure. C'est plus fort que moi. Quand mon maître est menacé, je hurle. Alors je hurle. Il plonge sur le sol, saisit son arme et tire. Jade encaisse trois balles, quatre, cinq. Elle lâche son arme, vacille, puis s'écroule. Je m'approche de Kroot. Je ne suis pas le seul. Un homme a surgi de la haie d'ifs derrière nous. Sa peau est noire. Il se déplace à une vitesse inouïe. Il tient en main une sorte de matraque sombre et l'abat derrière la tête de mon maître. Kroot n'avait rien vu venir, il s'évanouit. L'homme se redresse et avance d'un pas pressé dans ma direction. Je montre les crocs. Je grogne. Je jappe.

- Plus vous tenterez de l'aider, monsieur Kroot, et plus vous deviendrez mon problème. Vous savez désormais à quelle vitesse et avec quel degré d'efficacité je suis capable de résoudre mes problèmes, n'est-ce pas ?

Il me fixait, droit dans les yeux. Il savait qu'un cerveau artificiel, au fond de moi, enregistrerait tout. Il savait le lien qui nous unissait, Kroot et moi. C'était un message. Puis d'un geste brusque, il se détourne et fonce vers le cadavre de Jade, s'agenouille auprès d'elle, pose ses mains, paumes ouvertes, sur sa peau. Lentement, il les élève, et je vois de ses plaies ouvertes apparaître le métal luisant des balles, en lévitation. Il les jette machinalement sur le côté et repose ses doigts sur la peau de Jade. Il ferme les yeux. Ce type n'est pas humain. Il n'a pas d'odeur. Ou plutôt si. Une odeur de silicium. L'odeur des cyborgs. Et celui-ci doit avoir une option nanorobots intégrée car à mesure que ses doigts



passent sur les blessures, celles-ci se referment. Conséquence visible de l'opération, car dans les entrailles de Jade, des millions d'ouvriers microscopiques doivent s'affairer, resouder les tissus, cautériser les plaies, et finalement insuffler la vie, la vraie, qui avait quitté le corps de ma victime depuis plusieurs minutes.

Jade prend une profonde aspiration. Elle tousse. Ouvre les yeux. Elle est vivante. En voyant le cyborg agenouillé devant elle, son regard s'assombrit. Elle lui crache au visage quelques millilitres de sang.

— Va te faire foutre, Cornelius, grogne-t-elle.

Sa robe se réactive et au keffieh qu'il porte sur la tête, je reconnais sur le torse de Jade un jeune palestinien en train de jeter des pierres sur un véhicule blindé à l'occasion de l'une des quatre intifada. Elle se lève et entre dans la maison sans même jeter un regard à Kroot. Le cyborg s'essuie le visage du revers de la manche, se lève, et disparaît dans la haie d'ifs.

Je désynchronise.

Pas franchement facile de revivre un moment passé tout en s'habillant. Je m'aperçois que j'ai boutonné ma chemise de travers et que ma veste est à l'envers. Pas grave. Je prends une profonde inspiration et essaie de me redresser. La douleur me saisit du bas du dos jusqu'à la nuque. Je pousse un hurlement déchirant. Raté pour la discrétion. Björn hurle à la mort, lui aussi.

— La ferme, je lui dis. Je suis pas encore mort !

En guise de réponse, il lâche un aboiement étouffé.

Dans cet état, je ne suis pas sûr que je pourrai traverser toute la maison et rejoindre mon glisseur de l'autre côté. Je souffre trop. Il me faut de l'aide.

— Va dans le glisseur, je dis à Björn. Ramène moi des capsules.  
Quelque chose de fort.

Je pousse un nouveau cri et retombe lourdement sur le sol. Dans le ciel, il n'y a ni oiseau, ni avion, ni drone. Rien. Peut-être que le monde s'est éteint. Mais plus vraisemblablement, c'est moi.

\*

Björn met un temps infini à revenir. J'oscille entre conscience et inconscience, les yeux plantés dans le ciel vide. Malgré la douleur, je profite de ces instants pour tenter de remettre les pièces du puzzle dans l'ordre. Première chose évidente : les trous de mémoire de Jade sont le symptôme évident de ses morts successives. Cette femme doit passer le plus clair de son temps à tenter de se tuer, par tous les moyens possibles, et Cornelius, un cyborg visiblement programmé pour cette tâche, doit systématiquement la ramener à la vie. Condamnée à vivre. Voilà une destinée que beaucoup pourraient souhaiter. Mais pour elle, c'est devenu une malédiction.

Je ferme les yeux. Dommage que ce con de Cornelius ne soit pas programmé pour me soigner moi aussi. La bonne nouvelle toutefois, c'est qu'il ne doit pas être autorisé à tuer. Dans le cas contraire, il l'aurait fait depuis bien longtemps.

Deuxième constatation, Jade n'a pas exactement envie de me tuer non plus. Là aussi, si elle avait vraiment voulu le faire, ma dépouille pourrie servirait déjà d'engrais à ses plates-bandes. Non, en réalité, si elle m'agresse, c'est uniquement pour que je me défende. Et que se passe-t-il quand je lève la main sur elle ? Cornelius intervient.

Et voilà. J'y suis.

Je ne suis pas là pour retrouver une parure inutile. Si Jade Coulibali a fait appel à moi, c'est pour la libérer. Pour qu'elle puisse enfin se tuer, et ne jamais revenir.

Je suis là pour tuer Cornelius.

\*

J'entends les pas de Björn qui glissent sur le carrelage à l'intérieur de la maison, puis sur les dalles de granit qui bordent la piscine de mercure. Brave bête. Mission accomplie. Je tends le bras. Il dépose une capsule au creux de ma main. Pas la force de regarder ce que c'est. Je la loge directement dans ma perf. Le produit met quelques secondes à faire effet. A vue de nez, je dirais que c'est de la codéine. Excellent choix. Le dosage est costaud. Ça me permettra de me lever, mais je vais devoir lutter contre la tentation du sommeil. Il doit me rester quelques millilitres de la cocaïne de Jade. Jongler entre les deux avec ma perf me permettra de ramper jusqu'au glisseur. J'ai l'habitude.

— Merci, le chien, je dis.

Et je me mets à genoux. C'est supportable. Pas franchement digne comme posture, mais les options ne se bousculent pas. J'avance lentement, à quatre pattes, en direction de la maison, que je dois entièrement traverser pour atteindre mon glisseur et foutre le camp en quatrième vitesse. Tous les deux ou trois mètres, je suis obligé de faire une pause pour reprendre mon souffle, et laisser reposer quelques instants ma musculature martyrisée. Je ne sais pas combien de temps il me faut pour atteindre le seuil de la maison. Une centaine d'années environ. Mais j'y suis enfin. Je décide de m'allonger un peu. Aïe ! C'est Björn qui vient de me mordre. Il a raison. Si je m'allonge, je m'endors. Je reprends mon chemin pitoyable. Petit à petit.

Quand je suis parvenu au centre de la pièce, j'entends des pas à l'étage. Merde. J'essaie d'accélérer le mouvement, mais la douleur me rappelle à l'ordre, comme une vieille matrone qui vous gronde quand vos mains ne sont pas sur la table. Les pas s'approchent, semblent descendre un escalier. Mes facultés de calculs sont limitées mais je comprends immédiatement que je ne pourrai pas atteindre le seuil avant que cette personne - qui que ce soit - soit sur moi. Et toute

désespérée que soit ma progression, je continue tout de même. Après tout, personne ne semble réellement vouloir me tuer ici.

- Vous n'êtes peut-être pas si bon qu'on me l'avait dit, lance une voix féminine de l'autre bout de la pièce.
- Je suis bien meilleur quand on me dit clairement ce qu'on attend de moi, je réponds sans relever la tête. Pourquoi ne pas m'avoir embauché pour désintégrer votre cyborg, tout simplement ?
- Cornelius n'est pas qu'un cyborg, dit Jade avec un océan de lassitude dans la voix. Ce que vous avez vu, c'est son aspect mobile, l'organe qui lui permet de me suivre et de me soigner. Mais il est bien plus que ça. Cornelius est le système de sécurité de la maison. Le cadeau d'adieu de mon défunt mari. Si je vous avais engagé avec pour mission de le détruire, il se serait protégé et vous aurait réduit en poussière dès votre arrivée dans l'allée. Ma survie implique sa survie.

C'est pire que ce que je pensais. Et ce qui n'était qu'un pressentiment jusqu'à présent se confirme : si je ne fuis pas immédiatement, mes heures sont comptées. Je passe ma perf sur la capsule de cocaïne et reprends ma progression à quatre pattes. J'entends Jade qui s'approche encore. J'imagine qu'elle doit porter l'une de ses robes insensées. Pas envie de savoir laquelle.

- Je pensais que vous seriez capable de le neutraliser, Monsieur Kroot, dit-elle. Mais je vois que vous êtes comme les autres.

Cette dernière réplique me fait frissonner. Combien de limiers sont passés ici avant moi ? Et combien d'entre eux ont réussi à fuir ? Pour ce que j'en sais, Jade n'est pas du genre à épargner les employés qui la déçoivent. Déjà qu'elle supprime ceux qui la servent correctement... Björn grogne. Mauvais signe. D'après le son de sa voix, Jade ne semble pas particulièrement agressive. Alors après qui est-ce qu'il en

a ? Je jette un œil au chien. Il ne grogne pas après la veuve, plutôt en direction du sol. Mon regard suit son regard. Bon dieu. Elles sont des milliers, peut-être des millions, rampant sur les dalles froides de la Maison Coulibali. Des araignées. Minuscules. Des flots. Au prix d'un effort douloureux, je regarde derrière moi. Encore l'une de ses saloperies de robes. Les araignées sont la robe. Elles la fabriquent, toile et soie, en direct, enserrant Jade dans un carcan blanchâtre, chacun de ses pas déchirant la toile, lambeaux traînant derrière elle, et ces milliers de petites ouvrières qui la tissent à nouveau à même sa peau nue. De loin, elle évoque une sorte de fantôme, poussiéreux, évanescent, terrifiant, à la fois soyeuse et grouillante, douce et fatale. Les araignées crachent dans toutes les directions leurs infimes filaments, qui se collent sur les objets alentours, les murs, le sol, et font à la robe une traîne mouvante et multidirectionnelle.

- Ne vous fatiguez pas, continue-t-elle. Je vais dire à Cornelius que je résilie votre accès à la propriété. Votre véhicule sera totalement recyclé avant même que vous puissiez l'atteindre.

Là, ce n'est plus un frisson. L'adrénaline qui agrippe mes muscles entre ses poings efface l'effet de la codéine et la peur engendre physiologiquement une intense douleur. Je sais que je dois réfléchir mais je suis trop occupé à suer, pleurer et souffrir. Björn grogne, aboie, gesticule. Je me traîne comme un escargot de 90 kilos. Sans la coquille.

- Je dois vivre dans sa maison, dit Jade. Vivre dans son odeur. Pour toujours. Je l'ai haï. J'ai passé des années à l'attendre et à le haïr. Et toujours je le haïrai. Aujourd'hui, je suis certaine qu'il le savait. Il a voulu me punir. Et si vraiment ce geste était sincère, s'il m'a réellement et honnêtement fait le don de l'immortalité en imaginant que cela me ferait plaisir, alors c'est encore pire, car cela signifie qu'il ne m'a jamais écouté, qu'il n'a jamais vraiment regardé au fond de mes yeux et vu l'encre qui

les noyait, vu que depuis le début, je n'aspirais qu'à disparaître, pour ne plus le voir, lui, mais pas seulement. Pour ne plus rien voir. Mettre un terme à cette vie sans but, marcher d'une pièce à l'autre, d'une distraction à la suivante, sans jamais connaître le soulagement de la fin. Je tentais déjà de me tuer quand il était en vie.

Tout en avançant péniblement à quatre pattes, je cherche un moyen de sortir d'ici en vie. Mais tout est vain. Jade a raison. Même si j'atteins miraculeusement le glisseur, je serai désintégré à la seconde où il s'engagera dans l'allée. Rapatriement aéroporté ? J'ai dû oublier de cocher l'option sur la brochure.

Des pas nerveux dans la pièce. Björn grogne de plus belle. Nous y voilà. Cornelius a entendu les ordres. Le cyborg est à mes trousses. Me débattre ? Les deux dernières fois, je ne l'ai même pas entendu arriver. S'il ne prend pas la peine d'être furtif, c'est que je dois véritablement lui faire pitié. Björn aboie encore. Je me laisse tomber sur le dos, stoppe l'injection de cocaïne et vide la totalité de la charge de codéine. Au moins, que ce ne soit pas trop douloureux.

Les pas sont bientôt sur moi. Au-dessus de ma tête, je vois un lustre de pierres noires pris d'assaut par les araignées haute-couture de Jade. La soie est enroulée frénétiquement autour de toute protubérance. Curieusement, c'est un lustre sans dispositif d'éclairage. Un joyau pour la maison, noir, profond, et désespéré. Les yeux mi-clos, assommé de codéine, fixant l'œuvre méticuleuse et anarchique de la robe, je me souviens du temps où je devinais des formes merveilleuses dans les cumulus éclatants du ciel. Dans la toile des minuscules araignées je crois reconnaître des échangeurs autoroutiers qui tombent immédiatement en ruine filandreuses. Les constructions humaines qui me paraissaient les plus solides et les plus immuables, aujourd'hui réduites en poussière et gravats. Tout meurt. Y compris moi. Bientôt. Maintenant.

Le cyborg souriant envahit mon champ de vision. Ses mains se posent sur mon cou. Une douleur. Je hurle. De surprise. Ce n'est pas mon cou qui me fait souffrir mais mon mollet. Je connais bien cette douleur. Des crocs. Ce débile de chien s'est trompé de jambe et me mord jusqu'au sang. Je hurle. Cornelius dessert son emprise, surpris lui aussi. Sans tourner la tête, sans se départir de son sourire, sa main attrape Björn par le collet et l'approche de son visage. Björn a la gueule pleine de sang. Pleine de mon sang. Subitement, il crache. Je ne savais même pas qu'un chien savait cracher. Ou alors il a simplement éternué. Involontairement. Réminiscence de la dernière résurrection de Jade. Elle aussi avait craché au visage de. Il doit avoir l'habitude. Inspirer cette haine à toute chose vivante. Son sourire est toujours figé sur sa face lisse. Mais étrangement figé. Il ne fait plus un geste. Je pensais qu'il allait briser mon chien en deux. Mais rien. Il est toujours immobile. En gesticulant, Björn parvient même à se libérer de l'étreinte de l'homme synthétique. A peine au sol, il bondit à nouveau et crache. Cette fois, aucun doute. Un chien sait cracher. Le mien, en tout cas. Mais pourquoi. Le visage du cyborg est plein de sang. Il en a partout. Y compris dans les yeux. Mon sang. Dans ses yeux. Je ne comprends pas. Je me synchronise. Il faut que je profite des capacités de calcul du chien. Seul, codéine et cocaïne grondant comme un cocktail fatal dans mes veines, je ne suis capable de rien.

Éclair. Épiphanie. Avant même de synchroniser. Je crois que j'ai saisi. Je tends la main, pousse légèrement le cyborg. Lentement, il vacille. Et s'écroule sur le flanc. Le chien s'approche et lui crache une dernière fois au visage. Pour la route. Mon sang. Plein de cocaïne. Un vasoconstricteur notoire. Qui provoque un rétrécissement des artères. Or, le sang synthétique des cyborgs possède la particularité d'être plus épais que celui des hommes. Avec des artères moins larges, c'est l'ischémie assurée. On a peut-être une chance. Je relève péniblement la tête. Jade écarquille de grands yeux. Autour d'elle, sa robe impulse à sa silhouette un mouvement qu'elle n'a pas, figée, tétanisée.

— Tuez-moi, murmure-t-elle faiblement.

Je retire la capsule de cocaïne de ma perf et la plante dans le cou du cyborg. Cadeau d'adieu. Je ne sais pas si ça le tuera, mais ça me laissera peut-être assez de temps pour foutre le camp.

— Appelez vos domestiques, je dis. Dites leur de vous amener encore plus de cocaïne. C'est ça qui le tue. Et réactivez mon autorisation de visite. Donnant donnant. Je vous permets de mourir. Vous me permettez de vivre.

Elle ferme les yeux et deux secondes plus tard, un homme en costume noir et blanc entre dans la pièce sombre avec un plateau à la main. Dessus, une dizaine de capsules, taille XXL.

— L'autorisation est en vigueur, monsieur Kroot, dit-elle. Vous êtes à nouveau sur la liste des invités. Alors maintenant, tuez-moi et partez.

Je sors difficilement mon flingue, la mets en joue. Elle doit donner un ordre mental à ses araignées car toutes se dispersent, laissant la robe lâche et celle qui la porte comme le vieux mannequin troué qu'on retrouve au grenier. Elle sourit. Je tire. Même physiquement diminué, la distance est trop courte pour que je manque ma cible. Un trou écarlate s'est imprimé entre ses deux yeux maintenant révoltés. Avant qu'elle ne touche le sol, déchirant dans sa chute la toile d'araignée géante, je tire à nouveau et la touche encore. Je ferme les yeux à mon tour. Le son du cadavre qui s'écrase par terre. Ma tête tourne. La codéine. Tout le reste. Je lutte. Pas possible. Trop dur. Pas moyen d'ouvrir les yeux à nouveau. Je m'écroule.  
La dose devait être un peu forte.



Un truc rêche et froid sur ma main. Familier. La langue râpeuse de Björn ne parvient pas à m'éveiller. Se met à me mordiller, ce con. Aïe. J'ai un spasme. Je roule sur le côté. Je vois un rectangle de lumière éblouissante. Deux options. Soit c'est la porte par laquelle je ferai bien de me tirer. Soit c'est le bout du tunnel post-mortem dont parlent les miraculés revenus de NDE. Dans les deux cas, j'ai la sensation que tout s'arrangera quand je me serai jeté dedans. Je roule encore. Face contre terre. De manière à m'appuyer sur mes coudes et m'arracher au contact des dalles de pierre froide. Mes yeux roulent, clignent. Je m'habitue à la luminosité. Distingue la silhouette poilue de Björn. Je préfère détourner le regard. Je sais parfaitement reconnaître son air quand il se fout de moi. A quatre pattes, à ses côtés, un observateur un peu distrait pourrait se demander lequel des deux est le clébard. Je sens quelque chose dans mes mains. Mon flingue d'un côté, mais de l'autre ? Une capsule. Grande taille. Je la colle dans ma perf. Quelques souvenirs reviennent. Le chien a dû récupérer l'une des capsules de cocaïne de Jade et me l'a apportée pour me donner des forces. Brave bête. Condescendante, mais brave.

Dès que je passe le seuil, je suis ébloui par la clarté jaune du ciel. Je ne vois rien mais je devine. Je progresse doucement. Une main après l'autre. Un genou après l'autre. Je rampe comme un nouveau né. Depuis une éternité. Et une autre me sépare du glisseur garé devant. Björn suit ma progression du regard, assis deux mètres plus loin. Et quand j'arrive à sa hauteur, il se lève doucement, fait quelques mètres de plus et s'assied à nouveau. Il adore ce genre d'humiliations. Mais depuis le temps, j'ai appris à m'en moquer. Je suis incapable de mettre un pied devant l'autre mais moi au moins je ne me lèche pas les couilles à tout bout de champ. Qu'il garde ses leçons de dignité.

Les gravillons de la cour se plantent dans mes paumes, leurs arêtes aiguës martyrisent mes rotules. Le glisseur n'est plus très loin. J'entends des pas. Aïe. Si j'attends trop longtemps pour savoir qui

s'approche, je risque de ne jamais quitter cette maison maudite, peu importe qui la peuple désormais. Björn me facilite la tâche en actionnant l'ouverture la portière. Je lui fais pitié. Je le dégoute, mais je suis certain qu'il m'aime quand même un peu.

Je me hisse péniblement dans le glisseur. En point de mire, l'idée qu'une fois dans l'habitacle, je n'aurai plus qu'à m'y reposer le temps qu'il faudra. Un siècle.

J'articule avec peine les ordres de démarrage du véhicule. Le glisseur s'engage dans l'allée de la résidence Coulibali. Si Jade a menti au sujet du système de sécurité, il ne me reste plus que quelques secondes avant de frire. Je tourne la tête pour vérifier sur l'écran de contrôle ce qui se passe derrière. Qui a survécu ? Dans l'amas de pixels microscopiques, il y a une ombre langoureuse et immobile. Debout. Mains jointes. Jade. Seule. Nue. Vivante. Cette saloperie de cyborg n'était donc pas morte. Elle l'a ressuscitée à nouveau. Ou alors celui qu'on a tué n'était pas le seul. Cornelius est un système, avait-elle dit. Alors aucune raison pour qu'il n'y ait pas des cyborgs de rechange. Dix. Vingt. Peut-être qu'une armée entière attend sagement derrière les haies d'ifs. Combien de tonne de cocaïne il lui faudra pour tous les détruire ? Et combien de temps ? Une éternité ? Ce à quoi elle était déjà condamnée.

Je zoom au fur et à mesure que s'éloigne le glisseur ce qui provoque un saisissant effet optique. Un travelling compensé. *Vertigo* artisanal. Et soudain un éclair. Poilu. Björn ? Je bondis. Mes os craquent. Je hurle tout en observant brièvement l'habitacle. Le chien n'est pas avec moi. Zoom arrière sur l'écran de contrôle. C'est bien Björn. Il court après le glisseur, la langue pendant entre ses dents, comme lorsqu'il est heureux. Ou fier d'avoir accompli quelque chose. Zoom avant. Sur Jade. Je comprends pourquoi un centième de seconde avant l'explosion. Ses mains jointes étaient serrées sur un objet sphérique. La grenade personnelle à neutrons qui trainait dans le glisseur. Björn a dû

la prendre et la donner à Jade. Un cadeau d'adieu. De ma part. De la nôtre.

Même si il y a un million de cyborgs terrés dans la propriété, aucun d'eux ne pourra faire quoi que ce soit pour ressusciter Jade cette fois. La grenade pulvérise instantanément son corps en une bruine écarlate. Mon écran de contrôle grésille, perturbé par la charge. L'image est surréaliste. Au premier plan, Björn, gueule ouverte, courant comme un possédé. Derrière lui, un nuage rouge, une brume sanguinolente, dont la brève suspension dans l'air termine de moucher la façade de la maison. Retombe lentement au sol comme une pluie vivante. La fin. Totale. Enfin définitive. Grâce à mon chien, Jade Coulibali vient peut-être de trouver la paix, multipliée, devenue gaz. Larmes.

Au milieu de l'image rouge sombre, je remarque des formes familières, planant quelques secondes parmi les débris microscopiques de ma cliente avant de s'écraser au sol. Je zoome. Deux boucles d'oreilles. Et un pendentif. La parure 235. Que je pouvais toujours chercher. Elle l'avait bouffée.